

1

Ce matin-là, j'avais commencé le ramassage des feuilles mortes dans la petite allée qui fait le tour du parc. Par endroits, c'est à peine un sentier bordé de charmilles très touffues vers l'extérieur et d'arbustes assez variés du côté de la grande pelouse en dévers, celle qui monte jusqu'à la terrasse gravillonnée devant la façade noble de la maison des maîtres.

Tout le long de cette allée, les feuilles sont bonnes à faire de l'humus. Il faut les rassembler au râteau, puis les charger dans la grande brouette à ridelles pour aller les déverser dans la fosse du pourrissoir, derrière les clapiers de ciment. En les mélangeant avec le fumier des poules et celui des lapins, en y ajoutant des orties vertes que je vais faucher au bord de la route ou en haut du verger, derrière le pavillon chinois, j'arrive à obtenir un excellent terreau en deux ou trois ans. Bien entendu, il faut arroser tout l'été,

mais l'ortie chauffe et active la pourriture. Malheureusement, il n'est pas possible d'en faire autant avec les tas de feuilles énormes que je rassemble dans la grande allée carrossable et dans la cour d'honneur. Là, il n'y a que du platane qui mettrait une éternité à se décomposer et du marronnier d'Inde. La feuille du marronnier pourrait donner assez rapidement un bon compost, mais il faudrait pouvoir enlever les milliers de marrons qui germent et vous font pousser des petits arbres partout. C'est une vraie plaie ! Comme Monsieur s'oppose — et je crois qu'il a raison — à ce que j'allume des feux qui risqueraient de noircir le sol de l'allée et de roussir les arbres, je suis obligé de tout transporter au milieu du potager où je fais brûler avec les mauvaises herbes. L'an dernier, mon foyer s'est consumé jour et nuit durant plus de deux mois. Ce n'est pas une besogne très pénible, mais elle me prend pas mal de temps. Ça n'a pas une grande importance car je dois bien reconnaître qu'à cette saison, il n'y a pas énormément de travail dans le jardin.

Donc, je poussais ma grande brouette à ridelles (celle que j'avais bricolée l'hiver précédent et qui est bien pratique pour cette besogne comme pour le ramassage de l'herbe dans les pelouses) lorsque Monsieur est venu me trouver. J'ai été très étonné de le voir dehors à pareille

Les Roses de Verdun

heure. Il ne faisait pas chaud du tout. Un brouillard gris à peu près immobile dormait encore sur le Rhône. Il noyait de coton tout le fond de la vallée. Seules émergeaient quelques pointes de peupliers portant encore leur petit toupet de feuilles d'or. D'habitude, lorsque le patron sort pour faire son tour de parc, ce n'est guère avant onze heures. Il s'est avancé en souriant, la main tendue. Certains jours il me touche la main, d'autres fois il porte juste un doigt à son chapeau.

— Bonjour, Monsieur, comment allez-vous ?

— Ça va, mon petit. Et vous, ça marche ?

— Ça marche, Monsieur. Si le temps veut se maintenir au beau...

La peau de sa main était douce comme celle d'un enfant, mais il avait terriblement maigri depuis quelques semaines et j'ai eu l'impression de saisir une poignée de petits os fragiles. J'allais continuer de lui parler du temps et du travail, mais il m'a interrompu :

— Dites-moi, Laubier, d'après vous, combien de temps faut-il pour mettre la voiture en état de marche ?

— Ma foi, Monsieur, j'ai le sentiment que ça devrait pouvoir se faire assez vite.

— C'est-à-dire ?

— Oh ! vous savez, une Hotchkiss Cabour six cylindres de 35, même si elle a pas mal roulé, on

Les Roses de Verdun

peut compter qu'elle est comme neuve. Toujours menée en douceur, jamais le moindre petit pépin... Monsieur connaît la mécanique mieux que moi...

J'ai vu son œil s'éclairer. Il adore qu'on lui fasse des compliments de ce genre.

— Vous êtes gentil, Laubier, mais, sur le plan pratique, vous savez très bien que je ne suis pas de taille. Je connais mieux la table à dessin que l'établi... Enfin, cette voiture est tout de même sur cales depuis plus de cinq ans. Ce n'est pas rien.

— Je sais, c'est moi qui l'ai mise avec mon garçon. Mais je l'ai toujours graissée, surveillée, entretenue. Et vous y avez veillé. Je suis certain que nous ne risquons pas de mauvaise surprise.

— Pensez-vous que votre fils aurait le temps de venir vous aider à la remettre sur ses roues ?

Là, je n'ai pas hésité un instant. Je connais mon Pierre et je sais qu'il est tout dévoué à mes patrons.

— Aucun doute, Monsieur. Il se débrouillera pour venir.

— Alors laissez vos feuilles en plan et filez vite lui demander quand il peut se libérer.

J'ai abandonné ma brouette et mes outils au bord de l'allée. Le patron montait déjà vers la maison. Son pas était un peu hésitant et il donnait l'impression de s'appuyer sur sa canne

Les Roses de Verdun

beaucoup plus que d'habitude. Comme il s'arrêtait pour reprendre son souffle après une vingtaine de pas, je me suis souvenu soudain que j'avais vu, la veille au début de l'après-midi, le vieux Dr Rivaudin arriver à bord de sa Celtaquatre dont je ne donnerais pas plus de douze francs. Il était resté près d'une heure. Sur le moment, je n'y avais pas attaché d'importance. Mon patron connaît ce médecin depuis des années et il leur arrive de se rencontrer sans raison médicale. Rivaudin s'arrête parfois au retour de ses visites, mais c'est généralement en fin de journée, pour siroter un petit verre de vin de noix. Non, je n'avais pas été frappé mais, soudain, cette visite si longue à pareille heure et ce besoin de la voiture m'ont mis la puce à l'oreille. Tout ça était un peu inquiétant.

Je suis donc monté jusqu'à la remise, j'ai enfourché mon vélo et j'ai pris la direction du village. D'habitude, j'aime bien aller faire un tour à la forge de mon garçon. Son métier n'est pas exactement le mien, mais ils sont cousins. Je me sentais tracassé par ce qui sortait des habitudes de la maison. Je n'éprouvais pas grand plaisir à rouler dans le matin.

Il faut dire que j'étais déjà au service de la famille Martinon depuis bientôt trente ans. Ça représente tout de même un sérieux bail !

Lorsqu'il m'a engagé comme chauffeur, M. Mar-

Les Roses de Verdun

tinon possédait encore son usine de Lyon, mais il venait d'acheter cette propriété. Sans doute avait-il dans l'idée de se retirer des affaires. A peine quarante-cinq ans, c'était encore jeune pour prendre sa retraite, surtout avec deux enfants en bas âge, pourtant il n'avait pas l'air d'un homme qui s'embarque à la légère. Pas besoin de le fréquenter des années pour sentir qu'il était tout le contraire d'un jean-foutre. J'entendais raconter à droite à gauche qu'il était à la tête d'une énorme fortune. Certains me conseillaient de me méfier d'un homme aussi riche. Et j'avais pour tous la même réponse :

— Au moins, il aura toujours de quoi me payer. Quant à savoir d'où lui vient son argent, ça ne me regarde pas.

Je sortais exténué et écoeuré de cinq années d'armée dont quatre de guerre dans l'infanterie ; j'avais appris à courber l'échine et baisser la tête pour éviter les mauvais coups. Je savais exécuter les ordres sans broncher, m'accommoder de tout et me satisfaire de rien.

Je n'avais pas conduit d'automobile depuis mon appel sous les drapeaux, mais, avant d'être mobilisé, ayant travaillé dans la mécanique, j'avais conduit des camions et des autos et je connaissais assez bien les moteurs.

Et j'aimais ça !

A l'époque, surtout dans un village comme

Les Roses de Verdun

Saint-Genix-sur-Guiers d'où je venais, un garçon amoureux des moteurs passait tout de suite pour un cinglé. Mais je m'en foutais bien !

M. Martinon était ce qu'on peut appeler sans exagérer un as du volant. Lorsque nous partions tous les deux, c'était souvent lui qui pilotait. Installé à côté de lui, j'admirais. Il me disait :

— Prenez du feu, mon petit ! Je veux que vous arriviez à conduire mieux que moi !

Il adorait me donner des leçons. Il le faisait toujours avec énormément de doigté et d'intelligence. Il commentait ses propres manœuvres.

Il possédait alors une quarante-chevaux Renault vert bouteille qui bondissait. Il fallait voir ce qu'on soulevait comme poussière ! Mon patron me disait souvent :

— Laubier, quand je conduis, je n'aime pas bavarder. Le pilotage automobile requiert un maximum d'attention. Mais vous pouvez me parler. Racontez-moi un peu ce que vous avez vécu pendant la guerre. J'étais trop âgé pour être mobilisé dans l'active, mais je l'étais sur place. Dans mon usine. J'ai participé à la victoire à ma manière. Ça m'intéresse de savoir comment les choses se passaient à l'avant.

Je lui parlais de ce que nous avions enduré. Tant et tant de copains tués à côté de moi. Parfois, j'éprouvais le sentiment qu'il était troublé. Il posait souvent des questions assez précises

Les Roses de Verdun

sur les secteurs les plus proches de Verdun et sur la Voie sacrée, cette route qui ne s'appelait pas encore ainsi et que nous empruntions pour monter en ligne et gagner l'enfer. Une fois, dès les débuts, il m'avait demandé :

— En 14, les hommes qui savaient bien conduire et qui étaient capables de réparer un moteur, ça ne se ramassait pas à la douzaine. Je suis étonné qu'on ne vous ait pas pris comme chauffeur ou comme mécanicien. Est-ce qu'il y avait une raison ?

Moi, je ne savais pas quoi dire. Je n'avais jamais rien demandé à personne. Je me trouvais à la caserne quand la guerre avait éclaté, je suis parti avec les autres. D'ailleurs, à ce moment-là, on ne se doutait pas de ce qui nous attendait. On se voyait à Berlin en huit jours et de retour chez nous un mois plus tard.

Dès mon entrée au service de Lucien Martignon, je me suis mis à parcourir des kilomètres et des kilomètres avec lui. Souvent de très longs trajets à se relayer au volant. On avait tous les deux la même passion des moteurs et de la vitesse. On parlait pour un oui ou un non. J'ai vite appris à ne m'étonner de rien. Lyon-Biarritz pour aller assister à une vente de tableaux ! Il y avait aussi les voyages avec Madame et les enfants. Là, il fallait savoir lever le pied.